

Entre femmes...

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Entre femmes...

DEUX ET DEUX FONT CINQ!

Par Berthe Vullie-min

Sans la vision de l'esprit, l'homme périt

De ce monde si beau, qui nous avait été donné pour y construire notre bonheur, y rire, y travailler, apprendre à nous aimer, nous avons fait, je ne sais comment, une sorte d'enfer permanent. A qui la faute? Du doigt, on désigne l'un ou l'autre. Mais, ceux-ci, sont-ils vraiment seuls responsables? D'où tenaient-ils leur pouvoir de faire ainsi culbuter notre temps? Le leur avions-nous laissé prendre, ou donné?

Quoiqu'il en soit, notre beau navire et sa cargaison de trésors, laborieusement accumulés par les générations du passé, a chaviré, et, dans son naufrage, non seulement la vie, la santé, la liberté de millions d'êtres ont été engloutis, mais aussi le respect de l'humaine dignité et certaines valeurs que les bourses, jamais, n'ont jugé bon de coter.

A qui la faute? répétons-nous. Quelque chose s'est-il désagrégé en nous, altérant notre faculté de jugement: bon sens, sens critique, sens du juste et de l'honnête? Ou bien, le fulgurant développement des sciences et des industries nous a-t-il surpris et dépassés, nous laissant ahuris, incapables d'en faire les instruments de richesse générale et d'entente meilleure, — qu'ils devaient être, dans l'esprit de leurs inventeurs — mais seulement ceux de catastrophes et d'indicibles horreurs?

Si, dans les pays belligérants, un homme sur mille — et c'est compter largement — souhaitait la guerre, ou croyait y trouver son avantage, qu'ont fait les autres, tous ceux qui ne la voulaient pas, pour l'éviter? Par quelle inconcevable complaisance se sont-ils laissés conduire aux désastres que, pourtant, ils prévoyaient? Manquaient-ils à ce point d'imagination, pour ne pas trouver une autre solution aux problèmes qui se posaient? Le fait de la vie n'est-il pas de poser sans cesse de nouveaux problèmes? Et la fonction de l'esprit humain n'est-elle pas, précisément, de leur inventer sans cesse de plus intelligentes solutions?

Hélas! Cette formidable majorité, assoupie dans son indifférence, hypnotisée par ses intérêts mesquins, drilée par un mécanisme compliqué de règlements, abdiquant de son incontestable pouvoir, s'est laissée mener comme un troupeau à l'abattoir. Car aucune grande idée ne justifiait l'hécatombe stupide de tant d'innocents.

D'innocents? Et voilà que se pose une nouvelle question: le manque de foi, la démission, le doute, le scepticisme, sont-ils vraiment brevets d'innocence? Ou ne camouflent-ils pas, plutôt, une atrophie du sens de la responsabilité? Veulerie? Infantilisme? Nous avons pourtant atteint l'âge de prendre nos responsabilités. Le régime démocratique ne consacre-t-il pas, dans un peuple, la période adulte, celle de la maturité?

Mais, à quoi bon épiloguer sur le passé, sinon pour essayer de découvrir l'aiguille malencontreuse qui a permis à une poignée d'hommes déterminés d'orienter

vers la ruine et le désespoir le convoi des peuples libres, engagé sur la voie du progrès, et devant qui la science éclairait chaque jour de nouvelles perspectives d'abondance, de bien-être et de paix. Cette aiguille, faut-il la chercher dans l'ignorance, l'abus, la misère, le mensonge, que nous avons tolérés, comme des maux nécessaires, autour de nous, et qui ont fourni les faciles leviers pour manœuvrer les masses et les inciter à s'entretuer?

Mais l'injustice, le mensonge, l'abus, existent-ils à l'état pur? Peuvent-ils agir en dehors de nous, sans notre intermédiaire? Non, nous le savons bien. Chacun de nous, à son échelle et sur son plan, s'en est donc fait, par son silence, son indifférence, ses paroles ou ses actes, passivement ou activement, l'instrument. Le voulant ou non, à de rares exceptions près, nous avons tous plus ou moins contribué à établir ce néfaste aiguillage qui a mené à la culbute notre brillante civilisation.

Aveuglement, aberration, entraînement collectif? C'est possible. Le pire est que, si demain, une infime minorité d'hommes déterminés décident, une fois de plus, de faire la guerre, les masses humaines — dont vous et moi, et nous tous, formons la pâte — seront impuissantes à s'y opposer. Pourquoi? Parce qu'au-dessus de nous, il y a la politique d'Etat et sa police, la loi martiale et ses sanctions, les codes, les frontières, les règlements, bref, tout un engrenage compliqué et pesant, construit pour un autre âge, et qui, automatiquement, broiera quiconque se risquera à y résister.

Et pourquoi en sommes-nous là? Parce que, aveuglé par sa puissance technique et devenu l'objet de sa propre adoration, l'homme s'est cru assez malin pour se passer de Dieu, et que, sur la corde tendue du progrès scientifique, il s'est avancé comme un enfant, sans balancier. Or, n'ayant plus le respect de la loi divine, seule capable de contrebalancer les exigences de la matière, il s'est laissé happer par celle-ci et enchaîner par ses lois, inéluctables et insensibles, comme la matière elle-même, quand l'esprit s'en est retiré.

Ainsi, abandonnés à nous-mêmes, mutilés de notre part de divine parenté, livrés au pouvoir d'une mécanique sans cœur, d'un règlement sans nuance, du doute et de la peur, nous pouvons nous demander si ce sombre compagnonage avec une machine à calculer, devant un horizon barré, était bien la vocation première de notre âme joyeuse, éprise de liberté et de lumière... En conscience, nous devons répondre non!

Et voici que s'esquisse une première résistance, sur le seul point d'appui qui nous soit encore laissé: notre conscience. Tout n'est donc pas perdu. Car la conscience, n'est-elle pas, en nous, le lieu où se manifeste l'esprit: l'esprit du bien, l'esprit d'équité, l'esprit d'amour, qui, depuis les premiers âges, ont soutenu les pas de l'homme dans sa dure ascension vers la clarté?

Le retour, par le développement et l'entraînement de la conscience, aux valeurs de l'esprit. Ne serait-ce pas là le chemin de la délivrance? Car notre conscience sait, — contrairement à ce que cherche à prouver la raison — que, dans tout ce qui a beauté et vie, deux et deux ne font pas quatre, mais cinq, parce qu'en plus du nombre matériel, il y a l'esprit, celui-là, immatériel.

Cette notion, écartée par les sciences positives et négligée par l'enseignement pratique — mais que les constructeurs de cathédrales et de symphonies, les grands artistes, les apôtres et les saints connaissaient bien — ce facteur invisible, impondérable, dont nous constatons les effets, mais qu'aucune équation n'a jamais su capter, que certains nomment élan, générosité, et qui, nous incitant à nous évader de nous-même, nous conduit aux régions où peut s'épanouir notre âme, aux régions où règnent la divine liberté, l'harmonie et la beauté, — cette notion, cet esprit, ne voulons-nous pas les réintégrer dans nos vies, les servir et, quotidien-

nement, à tout instant, à toute heure, par nos pensées, nos actes et nos paroles, les entraîner et les développer? Il en va de nos nobles facultés comme de nos muscles; pour leur garder force et souplesse, et pouvoir en user en maître, il faut sans cesse les exercer.

Ce travail, essentiellement individuel, qui exige, au début, un acte de volonté et un sérieux effort, chacun de nous peut l'entreprendre. Mais si tous, dès aujourd'hui, nous décidons de nous y engager, nous ne tarderons pas à voir surgir la possibilité de donner aux problèmes communs où nous nous débattons des solutions nouvelles, plus justes et plus généreuses que la bombe atomique et les camps de concentration.

Le choix nous reste, mais il faut nous hâter, si nous voulons, encore à temps, ressaisir le balancier qui, rétablissant l'aiguillage, mènera notre beau convoi, non à l'impasse et à la mort, mais à une entente féconde et au respect de l'humaine dignité.

PROPOS EN MARGE

Par Samuel Chevallier

On me demande, pour cette revue très spécialisée, une chronique dans laquelle je devrais parler d'autre chose. Jamais, depuis que je me mêle d'écrire dans les feuilles, je ne me suis senti si embarrassé.

Est-ce décent, de parler d'autre chose, ici?

Peut-être y a-t-il la manière....

Il me souvient d'une visite que nous fîmes quelques-uns à une ville détruite, peu après la guerre. C'était affreux. Nous circulions, mornes, dans ces décombres. Et devant moi deux Messieurs d'un certain âge, nantis de situations officielles, conversaient paisiblement. De temps en temps, l'un d'eux désignait à l'autre un bout de ruine plus grotesque que la moyenne; ils regardaient, puis se reprenaient à parler.

De quoi parlaient-ils?

Des élections qui allaient se dérouler prochainement dans leur patelin. Très importantes pour eux, ces élections, cela va bien sans dire! Tout de même, cette apparente indifférence me parut monstrueuse.

Puis il y eut une réception. Il y a toujours des réceptions dans des cas semblables. Même M. Gœring, quand il se rendit aux Américains, se montra très étonné de ne pas être reçu officiellement, avec toast et petits discours! Entre officiels, pas vrai?

Donc on nous reçut, et fort bien. Comme on sait recevoir en France. Le contraste était rude, mais il ne coupa l'appétit de personne. Au contraire, l'exaltation douloureuse que nous avions ressentie nous poussa, sans même que nous nous en apercevions, à forcer sur l'appétit. En sorte qu'à l'heure des discours l'atmosphère était fracassante. C'était tellement plus gai que le banquet officiel de nos fêtes cantonales, fédérales ou autres!

Alors je repensai à mes gaillards du matin et à leur discussion placide. Je me rendis compte que j'avais été injuste. Probablement leur émotion était-elle aussi vive que la nôtre. Elle s'exprimait autrement, voilà tout. Pudiquement.

Car nous tous qui riions à pleine gorge, nous avions

aussi été émus. Et d'une émotion durable, doublée d'indignation. Je sais fort bien, pour ma part, que cette matinée a mis en moi quelque chose qui ne mourra qu'avec moi. Pourtant, j'étais gai... Et ces autres supputaient les chances de leur liste!

L'homme est là. Et c'est heureux, je pense.

Pendant la guerre de 1914, il parut un livre qui eut un gros succès. C'était Gaspard, de Benjamin. Gaspard, c'était la guerre vue par un trouffion parisien, avec la gouaille, l'irrespect, l'indiscipline apparente qu'il met à sa vie de tous les jours.

Puis, ce fut le succès du Feu, de Barbusse. Autre note. La guerre vue dans ce qu'elle a d'ignoble.

Le second clou chassa le premier, comme il arrive toujours. Mais, peu à peu, ces deux hommes devinrent des drapeaux. Barbusse, c'était l'homme qui avait dénoncé la guerre, Benjamin était le Monsieur qui la trouvait drôle... L'homme qui, écrivit-on sérieusement dans les journaux, aimait, comme le Kronprinz, la guerre fraîche et joyeuse!

Etonnante injustice. Il avait écrit son livre à l'hôpital, où on le soignait de blessures de guerre; il avait, de ce fratras d'horreurs, extrait les menus incidents comiques (car il y en a!) et on en faisait un responsable de la guerre!

Où donc est la vraie dignité de l'homme? Chez ceux qui s'effondrent et se vouent à ce que l'on a si justement appelé la délectation morose? Ou chez ceux qui sourient quand même, qui vivent malgré tout?

Et de quoi notre monde éventré a-t-il plus urgent besoin? De pleureuses? Ou de gaillards solides, à l'appétit intact, avec assez de cœur au ventre pour croire qu'on peut continuer malgré tout, et qu'il vaut la peine de reconstruire?

...Vous voyez bien, on ne peut pas répondre.

Je viens de me le prouver. Je voulais montrer pourquoi il est nécessaire de parler aussi d'autre chose...

Et je n'ai quand même pas parlé d'autre chose!

J'essayerai le mois prochain.